

Patricia Gavilanes

Animalité et psychose infantile *

Chez les enfants qui fréquentent l'hôpital de jour où je travaille, nous observons parfois des comportements qui pourraient faire penser à une sorte d'indifférenciation entre l'humain et le règne animal. Ce sont des comportements qui ne sont pas admis dans la vie sociale ordinaire et qui marquent une défaillance dans l'ordre symbolique. Il s'agit de manifestations telles que morsures, griffures, grognements ou encore marche à quatre pattes.

Je voudrais évoquer le cas de Jean, un petit garçon âgé de 11 ans. Ce garçon présentait un comportement très agressif envers les autres enfants. Régulièrement, il essayait de griffer et de taper ses camarades. En effet, Jean était fasciné par les tigres. Il s'était emparé notamment du personnage de Shere Khan, le tigre du *Livre de la jungle*.

Dans l'histoire de Kipling, Shere Khan est un tigre boiteux et lâche qui est le principal ennemi de Mowgli, sur lequel il prétend avoir un droit. Son nom signifie « le seigneur tigre ». Il se prend pour le roi et maître de la jungle, dont il ne respecte pas les lois. Il est connu, en particulier, pour tuer pour le plaisir, alors que la loi de la jungle stipule qu'on ne doit tuer que pour se nourrir.

Jean recourait donc à Shere Khan pour interpeller l'autre. Tantôt il disait bonjour avec l'intonation propre à ce tigre, tantôt il agressait, il griffait comme lui. Ce qu'il y avait de remarquable chez cet enfant, c'était le manque de distance entre lui et cette figure. Il donnait l'impression d'être constamment sous l'emprise de ce personnage. Il *était* ce tigre. On le voyait régulièrement imiter sa posture, ses expressions et sa gestuelle.

Jean semblait se servir de ces comportements à connotation animale comme d'une manière de se protéger et de faire face à un

* Soirée des cartels, Paris, 12 février 2010.

monde vécu comme menaçant. Incarner le tigre lui permettait de se déplacer dans l'hôpital de jour et d'interpeller l'autre, même si cela se faisait sur un mode agressif. Le comportement animal apparaissait alors pour exprimer l'agressivité contre autrui et la protection pour lui-même.

Nous pouvons nous questionner sur l'utilité de ce mode de fonctionnement pour Jean et plus généralement pour l'enfant psychotique. Ces modalités prélevées chez l'animal peuvent-elles servir de suppléance, être une tentative de construction psychique ? Cela nous renvoie-t-il à la phobie infantile ?

L'animal phobique de la névrose infantile, comme nous le savons par Freud, est un signifiant qui se déplace, qui remplace autre chose. Dans le cas de Hans, par exemple, c'est l'affect propre au père castrateur qui s'est déplacé sur le cheval. Par ailleurs, Freud, dans son texte « Une difficulté de la psychanalyse », marque la différence entre la vie infantile et celle de l'adulte par le fait que « l'enfant ne ressent pas de différence entre sa propre essence et celle de l'animal ¹ ». Dans les histoires infantiles, l'enfant est capable de faire parler et d'entendre parler les animaux ; dans sa vie, « il déplace un affect d'angoisse qui vise le père humain sur un chien ou un cheval, sans intention de rabaisser par là son père ² ».

Lacan, en 1975, lors des conférences données aux universités nord-américaines ³, avancera que la phobie du petit Hans est liée à la découverte soudaine qu'il a « un petit organe qui bouge » et auquel il veut – je cite – « donner un sens ». « Mais aussi loin qu'aïlle ce sens, aucun petit garçon n'éprouve jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. » Le pénis reste traumatique parce qu'il est vécu comme appartenant à l'extérieur du corps et est donc regardé comme une chose séparée, comme le fameux cheval. « Il n'a pas encore

1. S. Freud, « Une difficulté de la psychanalyse », dans *L'Inquiétante Étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 182.

2. *Ibid.*

3. Paru dans *Scilicet*, n° 6-7, 1975, p. 7-31, sous le titre : « Yale University, Kanzer Seminar ». « Dans le fait qu'il constate soudainement qu'il a un petit organe qui bouge. C'est parfaitement clair. Et il veut lui donner un sens. Mais, aussi loin qu'aïlle ce sens, aucun petit garçon n'éprouve jamais que ce pénis lui soit attaché naturellement. Il considère toujours le pénis comme traumatique. Je veux dire qu'il pense qu'il appartient à l'extérieur du corps. C'est pourquoi il le regarde comme une chose séparée, comme un cheval qui commence à se lever et à ruer. »

réussi à le dompter avec des mots », nous dit Lacan. Et c'est Freud qui presse le père de dire à Hans les mots qui le calmeront.

Dompter, voilà bien le mot qui évoque le tigre de Jean, animal qui est le partenaire le plus difficile du dompteur, le paradigme de ce qui est à dompter. Si, pour Hans, la phobie est une manière, comme dirait Lacan, de « traduire l'original de l'histoire » de sa rencontre avec le sexe, cette démarche d'historisation est défaillante pour les enfants de l'hôpital de jour, en tout cas dans le début de leur cure, et laisse la place à une jouissance toute féroce et mortifère.

Contrairement à la névrose infantile, où l'enfant fuit et évite l'animal phobique, il existe chez les enfants de l'hôpital de jour une tendance à coller à l'image de l'animal craint ; ils profitent de ces images pour faire peur et se faire peur. Pour certains de ces enfants, l'animal occupe la place du semblable, voire d'un double. Dans les termes de Rosine et de Robert Lefort, on pourrait dire que « la métaphore laisse la place à la métamorphose ⁴ ».

Je voudrais évoquer également le cas d'un jeune garçon que je nommerai Martin. Il avait 7 ans au moment de son entrée à l'hôpital de jour. À propos de lui, son éducatrice nous rapporte : « Il semblait avoir une fascination pour les pigeons ; dans la rue, il était prêt à les suivre, il était comme "absorbé" par eux. » À l'âge de 9 ans et dans la cour de récréation de l'hôpital de jour, il continue à être séduit par ces animaux. Ce qui interroge chez cet enfant, c'est que, entre l'instant de voir et celui de réagir pour suivre et chasser les pigeons, il y a une rupture, une sorte d'envoûtement, un silence accompagné d'une paralysie, d'un abandon de son corps. Il faut souligner chez cet enfant un retard psychomoteur détecté dès sa plus jeune enfance et qui s'avère assez vite s'inscrire dans un cadre plus large de troubles de la symbolisation. Il fait régulièrement des chutes, se cogne et se blesse. Ces accidents ne sont pas nécessairement liés à la scène des pigeons, mais marquent une difficulté à maintenir la position verticale et l'amènent à privilégier la marche à quatre pattes. Nous pourrions risquer ici de poser la question suivante : cette fascination paralysante ne prendrait-elle pas la place de la jubilation dont nous parle Lacan, celle de l'enfant face à son image dans le miroir ?

4. R. et R. Lefort, *La Distinction de l'autisme*, Paris, Seuil, 2003, p. 107-122.

L'image dans le miroir est une solution par l'imaginaire au malaise de l'enfant dû à sa prématurité et à la sensation d'un corps morcelé. Cette image triomphante qui donne une intégralité à ce corps évoque un Autre qui a conditionné ce dispositif. Ce sont des signifiants primordiaux qui anticipent et désignent une particularité propre à l'enfant et qui seront déterminants pour son devenir.

Le corps s'introduit dans l'économie de la jouissance par l'image. « Le rapport de l'homme [...] avec son corps, nous dira Lacan dans sa conférence "La troisième", s'il y a quelque chose qui souligne bien qu'il est imaginaire, c'est la portée qu'y prend l'image [...] ⁵. » Mais cette consistance imaginaire du corps est déterminée, insiste-t-il, par une raison dans le réel, et cette raison, il la place d'abord du côté de la prématurité.

Dans son séminaire *R.S.I.*, Lacan revient sur le stade du miroir en opposant la prématurité propre au petit de l'homme à la maturité des animaux au moment de leur naissance. « En faire un corps, savoir qu'il le maîtrise [...] ce qui n'arrive pas [...] au même degré chez les animaux qui naissent mûrs, il n'y a pas cette joie du stade du miroir – ce que j'ai appelé jubilation ⁶. »

Cette joie humaine de l'image triomphante du miroir, nous pourrions l'opposer aux rires désadaptés et à ce rictus fréquemment affiché sur le visage d'Éric. En effet, il est difficile de différencier sur le visage de cet enfant l'expression du rire et celle des pleurs, l'expression du contentement et celle du mécontentement. Le funeste de même que le joyeux dessinent sur son visage la même grimace figée. Pour certains enfants, on remarque une amélioration de leur état quand, par exemple, ils deviennent capables de pleurer ou quand un sentiment comme la peur apparaît nettement.

À défaut de cette dimension métaphorique, Éric se confronte au réel des mots, à un impossible. En effet, sa question tourne autour du taureau et de la taupe... Puis le questionnement s'étend à la viande : est-ce que la viande humaine se mange ? Ou encore : est-ce qu'on peut faire un tapis avec la peau humaine ? Il faut souligner la difficulté de cet enfant au moment des repas. Il ne mangeait ni viande ni poisson, car ce sont des animaux morts. En mangeant cette

5. J. Lacan, « La troisième », *Lettres de l'École freudienne*, n° 16, 1975, p. 177-203.

6. J. Lacan, *R.S.I.* (1974-1975), séminaire inédit, leçon du 11 mars 1975.

viande, cette chair, il pourrait lui aussi finir, disait-il, comme un poulet rôti...

En guise de conclusion, j'aimerais poser une question. Pour les enfants de l'hôpital de jour, se faire animal serait une manifestation de l'absence de médiation symbolique entre eux et leur image dans le miroir. L'animal serait à mon avis une manière, pour certains enfants psychotiques, de s'emparer de représentations imaginaires pour contrer l'envahissement de jouissance, pallier le hors-discours. En l'absence d'une dimension métaphorique, l'animal pourrait être vu comme une tentative d'ériger une représentation, une identification imaginaire. Cette représentation imaginaire de l'animal serait une manière de donner consistance à ce corps morcelé, une tentative de tenir debout, de se faire un corps.

On pourrait considérer que le travail avec ces enfants serait une tentative d'introduire une « esthétique humaine » : passer du silence propre aux bêtes à la parole, introduire des mots là où se trouve le grognement. Dans le cas de Jean, par exemple, il est frappant de voir que, en utilisant le dessin et la représentation graphique comme moyens de symbolisation, il a pu mettre de l'ordre dans l'histoire du tigre, ce qui lui a permis de s'apaiser. D'une certaine manière, Jean a pu s'humaniser et accepter les normes des hommes, en commençant par celles de son groupe éducatif.